

Le radicalisme, un phénomène de rupture et d'adhésion **qu'il faut comprendre pour mieux le désamorcer**

Le premier anniversaire des attentats sanglants de Bruxelles est là pour le rappeler, le djihadisme est un phénomène auquel la Belgique est confrontée frontalement. Les initiatives pour mieux l'appréhender se multiplient donc sous des formes diverses. Récemment, c'est une journée de sensibilisation au radicalisme destinée aux professionnels de terrain qui était mise sur pied à Braine-le-Comte, avec l'appui du CeRAIC (Centre Régional d'Action Interculturelle du Centre). Son objectif avoué était de permettre à toute une série d'acteurs locaux (associations, administrations, police, syndicats, etc.) de se familiariser avec une thématique relativement inconnue pour eux, afin de leur donner les informations pour la prévenir et la contrer.

La mission d'apporter un éclairage sur la délicate question du radicalisme était confiée à Younous Lamghari, présent sur le terrain associatif de l'islam à Bruxelles depuis une dizaine d'années, mais aussi chercheur en diversité culturelle et religieuse. Auteur d'une enquête menée auprès d'étudiants de l'ULB (Université Libre de Bruxelles) engagés dans un processus de radicalisation de type violent, celui-ci est régulièrement sollicité, depuis 2015, par des services de travailleurs sociaux pour leur apporter son analyse dans le cadre d'animations et de formations. Cette fois, son exposé portait sur la question précise du « *Processus de radicalisation à portée violente de type djihadiste* », en incluant les deux axes des motivations et des profils.

Un processus non linéaire

Le chercheur a d'abord tenu à rappeler que le radicalisme, comme la radicalisation, sont des processus qui ne sont pas propres à l'islam. Il touche, par exemple, des mouvances comme le nationalisme. Dans le cadre de l'islam, le concept est à la fois polémique, politisé et fourre-tout. Prier dans un escalier, par exemple, est considéré tantôt comme un signe de radicalisation, tantôt pas. Pour donner une assise théorique à son propos, Younous Lamghari préfère l'appuyer sur la définition faite par les criminologues, avant 2014, à une période vierge de toute influence liée aux attaques dramatiques qui ont frappé l'Europe. Selon cette vision, la radicalisation se

réfère à un processus de développement de croyances externes et d'idéologies remettant en question le statu quo et rejetant le compromis. Elle vise de profonds changements politiques pour tirer les bénéfices d'une alternative fondamentalement différente. L'idée générale est, dès lors, de changer la situation sans faire de compromis.

Pour Younous Lamghari, les facteurs de risque de radicalisation sont au nombre de quatre. Ce sont : le contexte mondial, les « push factors » individuels (personnalité, émotions, mécanismes psycho-sociaux), les « pull factors » (les groupes radicaux, l'idéologie) et les catalyseurs (événements déclencheurs de la vie, violence subie, perte d'un être cher, entourage, etc.). Le processus de radicalisation comporte, lui, trois phases à intensité croissante : le radicalisme, l'extrémisme et, le plus violent, le terrorisme.

Les personnes qui s'inscrivent dans ce processus peuvent se répartir en quatre catégories. Il y a d'abord les sympathisants qui sont d'accord avec le but, mais pas avec l'utilisation de la violence. Il y a ensuite les adeptes qui justifient les actes violents. Suivent les activistes qui sont des acteurs légaux non violents. Et, au sommet, figurent les radicaux violents. Ce principe s'applique à toutes les formes de radicalisme, qu'il soit religieux, nationaliste ou politique.

Selon le chercheur, le processus de radicalisation est non linéaire. Il s'effectue par paliers, concerne des trajectoires et profils multiples, et comporte des possibilités de faire demi-tour. L'idée est que tout individu veut tendre vers la satisfaction de ses besoins fondamentaux. Dans cette quête, il vit une tension entre sa situation vécue et sa situation enviée. C'est ce que Younous Lamghari appelle l'inconfort moral. Dans le cas de la radicalisation, cette quête se heurte aux barrières morales (opposition de l'individu à l'usage de la violence) résultant de sa socialisation. Si l'individu possède ces barrières morales, soit il ne recourt pas à la violence, soit il s'y résigne ; s'il en est dépourvu, il y a un recours probable à la violence.

Quatre sphères

Dans le cas de la radicalisation de type religieux, il y a une contestation de l'ordre social et politique, sur fond de stress identitaire et d'identification à des victimes, réelles ou supposées, d'un ou plusieurs conflits, avec mobilisation des références islamiques contestataires. Ce phénomène mobilise quatre sphères.

La première est celle de l'identité. On y retrouve la double (dés)appartenance à la société et à la communauté, mais aussi une construction identitaire dans un contexte difficile fait de déracinement culturel, d'échec de transmission entre générations et de déficit de reconnaissance. S'y ajoutent des fragilités, des frustrations et des besoins d'appartenance et de sens. La subjectivité revêt une grande importance dans ce facteur. On y retrouve pêle-mêle une recherche de cohérence entre les facettes de son identité, une recherche de valorisation, et une interpellation d'interlocuteurs (parents, enseignants, professionnels de la jeunesse et/ou des institutions) qui ne fournissent pas de réponse satisfaisante. S'en suivent la construction d'un « bricolage identitaire » et un stress identitaire où une identité religieuse compacte peut se substituer à une identité multiple mais dévalorisée.

La deuxième sphère est la dimension sociopolitique, caractérisée par un désenchantement par rapport au politique. Cette sphère s'enracine notamment dans une expérience de la relégation, de la discrimination, de l'exclusion, dans une expérience réelle ou par procuration (frère, cousin) de rejet, dans un sentiment d'injustice, d'humiliation, et dans une posture de repli vers le quartier, les amis et/ou le groupe d'appartenance.

La troisième sphère est le religieux. Celui-ci apparaît à travers trois espaces : l'espace formel (mosquées, associations, librairies, cours de religion, etc.), l'espace informel (clubs de sport, maisons de quartier, écoles, rue, prison, etc.) et l'espace virtuel (Facebook, Twitter, Youtube, Skype, etc.). Le passage du formel à l'informel et au virtuel inclut une augmentation de l'importance de la dimension individuelle de la démarche et une diminution de l'emprise du groupe et de l'institution officielle sur le discours. La sphère religieuse comporte des espaces de socialisation où peut s'exprimer une contestation légitime prenant place dans un contexte démocratique. Mais, à côté, peut survenir une contestation illégitime sortant du cadre démocratique. Les individus radicalisés connaissent une double rupture religieuse. La première est

une désaffiliation des institutions formelles où s'exprime la contestation légitime. La deuxième est une rupture doctrinale avec les tendances majoritaires de l'islam et une orientation vers le salafisme militant.

Enfin, la quatrième sphère mobilisée par la radicalisation est la géopolitique, c'est-à-dire le contexte qui appelle les jeunes, peu importe pour eux qui a tort ou raison. Celui-ci leur apporte une valorisation par l'appartenance, le sentiment de se sentir utile, une réparation (soigner leurs propres blessures), un débouché pour leur altruisme (sauver la veuve et l'orphelin, faire de « l'humanitaire ») et un ancrage pour leur utopisme (changer le monde). Pour ces jeunes, la Syrie est un conflit qui réunit plusieurs atouts majeurs. C'est un projet immédiat et concret. C'est un passage du discours, de la rhétorique au concret. C'est un support au discours eschatologique (c'est-à-dire sur l'au-delà). Et c'est un lieu qui présente l'avantage de la proximité et de l'accessibilité.

Une double rupture

Pour Younous Lamghari, la radicalisation est une double rupture, à la fois avec la société et avec la communauté. Cette double rupture, cette double désaffiliation, c'est d'abord une rupture identitaire avec le corps social, en tant qu'horizon d'appartenance, de réalisation, de reconnaissance et de sens. S'y greffe l'inconfort moral né de la discrimination, de la stigmatisation, de la relégation sociale, des injustices vécues ou ressenties, de défiance par rapport au système et de défiance par rapport aux institutions. Mais c'est aussi une rupture religieuse avec l'islam institutionnalisé majoritaire, doublée d'une rupture doctrinale et d'un désir de changement brutal. Et celle-ci se double d'une identification aux conflits étrangers, comme ceux qui frappent l'Irak, la Syrie ou le Mali.

Dominique Watrin